

## DAVID DIOP (Sénégal/Cameroun)

Afrique mon Afrique  
Afrique des fiers guerriers dans les savanes ancestrales  
Afrique que chante ma grand-mère  
Au bord de son fleuve lointain  
Je ne t'ai jamais connue

Mais mon regard est plein de ton sang  
Ton beau sang noir à travers les champs répandu  
Le sang de ta sueur  
La sueur de ton travail  
Le travail de l'esclavage  
L'esclavage de tes enfants

Afrique dis-moi Afrique  
Est-ce donc toi ce dos qui se courbe  
Et se couche sous le poids de l'humilité  
Ce dos tremblant à zébrures rouges  
Qui dit oui au fouet sur les routes de midi

Alors gravement une voix me répondit  
Fils impétueux cet arbre robuste et jeune  
Cet arbre là-bas  
Splendidement seul au milieu des fleurs  
Blanches et fanées

C'est l'Afrique ton Afrique qui repousse  
Qui repousse patiemment obstinément  
Et dont les fruits ont peu à peu  
L'amère saveur de la liberté.

## MARYSE CONDE (GUADELOUPE)

« *La Vie sans fards* est peut-être le plus universel de mes livres. En dépit du contexte très précis et des références locales, il ne s'agit pas seulement d'une Guadeloupéenne tentant de découvrir son identité en Afrique. Il s'agit d'abord et avant tout d'une femme aux prises avec les difficultés de la vie. Elle est confrontée à ce choix capital et toujours actuel : être mère ou exister pour soi seule. »

J'aimais l'Afrique, mais peut-être que je ne l'ai jamais comprise. L'Afrique que j'aimais est sans doute une Afrique que j'ai tout simplement imaginée. (...)

Je crois que je ne serai jamais rien d'autre qu'une Guadeloupéenne. Une Guadeloupéenne à ma manière, qui parle peu créole, qui réside en partie à New York, qui a visité le monde... Mais au fond de moi, le lieu qui a fait ce que je suis, mes parents, mes souvenirs d'enfance,

ont créé quelque chose que ne pourrai jamais modifier. J'aime la Guadeloupe, le pays, la nature, les sons, les images. Je mourrai guadeloupéenne. Une Guadeloupéenne indépendantiste. »

Pour aller plus loin : <http://www.francetv.fr/culturebox/maryse-conde-je-mourrai-guadeloupeenne-112927>

## **MARIAMA BA (Sénégal). *Une si longue lettre* (1979) (Incipit du roman)**

« Aïssatou,

J'ai reçu ton mot. En guise de réponse, j'ouvre ce cahier, point d'appui de mon désarroi: notre longue pratique m'a enseigné que la confiance noie la douleur. Ton existence dans ma vie n'est point hasard. Nos grands-mères dont les concessions étaient séparées par une tapade échangeaient journallement des messages. Nos mères se disputaient la garde nos oncles et tantes. Nous, nous avons usé pagnes et sandales sur le même chemin caillouteux de l'école coranique. Nous avons enfoui, dans les mêmes trous, nos dents de lait, en implorant Fée-Souris de nous les restituer plus belles. Si les rêves meurent en traversant les ans et les réalités, je garde intact mes souvenirs, sel de ma mémoire. Je t'invoque. Le passé renaît avec son cortège d'émotions. Je ferme les yeux. Flux et reflux de sensation: chaleur et éblouissement, les feux de bois; délice dans notre bouche gourmande, la mangue verte pimentée, mordue à tour de rôle. Je ferme les yeux. Flux et reflux d'images; visage ocre de ta mère constellé de gouttelettes de sueur, à la sortie des cuisines; procession jacassante des fillettes trempées, revenant des fontaines. Le même parcours nous a conduites de l'adolescence à la maturité où le passé féconde le présent. Amie, amie, amie ! Je t'appelle trois fois. Hier, tu as divorcé. Aujourd'hui je suis veuve. Modou est mort. Comment te raconter? »

## **RAPHAEL CONFIAINT (Martinique). Extrait du roman *Chimères d'en ville* (1985)**

NOIRCEUR : Noir. J'écris ce mot partout. Je le griffonne sur ma table du cours d'adultes. Je l'inscris avec une pointe de charbon de bois sur le premier mur rencontré. Hier, Rigobert s'est moqué de moi : « A ce qu'il paraît, notre chère Adeline est en train de faire un dictionnaire ! Ha, ha, ha ! Je suis sûr qu'elle n'osera jamais y mettre « noir ». Le bougre se trompait. Il n'y a rien de plus noble que la noirceur quand on cesse de se regarder avec les yeux des Blancs. Ceux-ci nous ont appris à la haïr et parfois, nous avons envie d'enlever cette peau que Dieu nous a baillée comme s'il s'agissait d'un vêtement affreux. J'ai beaucoup lutté contre ce sentiment. Je l'ai dompté petit à petit et aujourd'hui, quand Homère, Rigobert ou Carmélise se mettent à dénigrer leur race, je me tais et me tiens très à distance d'eux. Je ferme à moitié les yeux et je vois la mer noire, le ciel noir, les astres noirs, le soleil noir. Le monde en son entier se drape de noirceur et alors je sens comme une vague d'apaisement descendre en moi et m'envelopper l'âme. Même Monsieur Jean, à qui j'ai tenté d'expliquer cette sensation-là, s'est montré sceptique. Il croit que le nègre a encore beaucoup de chemin à parcourir avant que le Blanc ne lui baille honneur et respect. Il parle tout le temps du Savoir. « Le Savoir avec un grand S, s'exclame-t-il, celui dont trois siècles d'esclavage nous ont privés. » Lui aussi se gausse de mon dictionnaire créole. Décidément, il n'y a personne autour de moi pour mesurer notre pesant de noirceur et pourtant il vaut plus que de l'or.

## PATRICK CHAMOISEAU (Martinique)

Une interview donnée à La Grande librairie, sur France5 à l'occasion de son dernier roman :

<http://www.youtube.com/watch?v=caGySfChAtc>

Et cette interview accordée à l'hebdomadaire L'Express en mars 2012:

[http://www.lexpress.fr/culture/livre/patrick-chamoiseau-l-objet-de-la-litterature-n-est-plus-de-raconter-des-histoires\\_1089728.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/patrick-chamoiseau-l-objet-de-la-litterature-n-est-plus-de-raconter-des-histoires_1089728.html)

Et quelques extraits significatifs :

### **Que vous inspire le concept de "littérature francophone" ?**

Ah, ça... [Rires] C'est vrai que des auteurs comme moi, on ne sait jamais où les mettre, en librairie. On a l'étiquette ethnique et on est à la fois dans le "francophone", dans le "négro-africain", dans les "Américains" et - ça arrive aussi - dans la "littérature française". J'ai déjà constaté que, dans certains grands espaces Culture, je me retrouve classé dans plusieurs rayons - mais jamais en pile dans les nouveautés... C'est l'esprit colonial qui demeure, même s'il s'est dilué avec les années. Il y a eu le processus de décolonisation dans les années 1960, les administrations ont éclaté ou se sont adaptées, mais l'esprit, lui, perdure. Mes frères de littérature ne sont pas en Afrique, en Amérique ou dans la langue française. Avant tout critère identitaire, ils doivent se chercher du côté des structures de l'imaginaire. Une anthologie de tous les auteurs qui ont la peau noire ? Ça n'a aucun sens - tout comme prendre tous les auteurs en Martinique et mettre le label "littérature martiniquaise".

Une famille littéraire, ça n'est pas territorial, ni linguistique, mais juste lié au rapport que l'on a avec les mutations actuelles du monde. C'est ça qui constitue une véritable fraternité.

### **Qu'entendez-vous par "littérature de la créolité" ?**

Moi, je n'en sais rien. [Rires] En 1988, on a écrit *l'Eloge de la créolité* avec Raphaël Confiant et Jean Bernabé, en hommage à Glissant, dans un contexte un peu particulier : avec l'idée pour notre génération d'explorer notre monde, né de la rencontre de tous ces peuples en Amérique dans le cadre de l'esclavagisme. Ce livre était simplement un témoignage, un point de départ. Notre génération est celle qui a écrit le plus ; Césaire ou Glissant ont été moins prolifiques. Aujourd'hui, j'ai évolué et je me considère comme faisant partie de n'importe quelle problématique de l'écrivain. La place de l'humain dans la totalité-monde, c'est ça qui compte. Nous ne sommes plus dans des perspectives territoriales, nationales, communautaires, linguistiques - et que sais-je encore ? -, mais nous sommes dans la construction d'une communauté-monde, à partir d'une plénitude individuelle. Le véritable lieu de la littérature.

### **L'écriture est-elle pour vous une arme politique ?**

L'écriture, pas forcément. Mais l'approche poétique, oui. Il y a aujourd'hui un dessèchement de l'interprétation des faits du monde contemporain qui est dû à l'idée trop répandue que tout est économique. Nous sommes face à la rationalité qui oublie le poétique. L'humain a d'ailleurs quasiment disparu du discours politique. Parler de convivialité, de fraternité, d'amour, de toucher, de saveur, toutes les choses qui font le piquant de l'existence et de la créativité, ça ne fait pas sérieux dans le discours politique. On préfère alors rester dans des paramètres très prosaïques. Ce que nous avons fait avec Glissant dans la plupart de nos interventions, c'est tenter de restituer cette dimension poétique, oubliée, du politique - ce qui organise la cité des hommes et permet l'épanouissement des peuples.